

Christophe Mahy, *Arrière-plans* (Editions L'herbe qui tremble, Billère, 2020)

Mourir ne change rien  
à l'affaire  
qui ne consiste à n'être  
que ce que nous devons être  
malgré l'ennui  
et l'absence  
qui grandit l'ombre  
en notre ombre. (p.101)

Des fleurs noires et lumineuses comme celle-ci éclosent par brassées dans le dernier recueil de Christophe Mahy, *Arrière-plans*, son troisième aux éditions L'herbe qui tremble. Le pluriel du titre suggère d'emblée combien, au milieu de la noirceur ou du désenchantement des mots – ceux d'une poésie parcimonieuse d'être à ce point polie, ciselée dans ses moindres détails –, ce ne sont qu'interstices, failles par lesquelles passent les liens que nous ne cessons de tisser, en nous, avec ceux qui ont compté, et ne sont plus. Il n'y a peut-être pas d'arrière-monde – mais nos vies sont cousues d'*arrière-plans*.

Sur la couverture, signée Jean Morette (dont les œuvres jalonnent le livre), des stries blanches attirent le regard comme des scintillements sur l'eau, laisseraient presque deviner par endroits des silhouettes et des visages brouillés. Mais le regard, lui, est comme arrêté, hanté par un dédale de lignes noires – fils embrouillés à suivre ou réseau de barbelés menaçants. Pourtant, et plus encore après la lecture, la peinture semble nous dire que le noir ne l'est pas complètement, qu'il est aussi une nuance de la lumière ; qu'on peut trouver à s'enfoncer sans peur ni illusion dans l'absence, la solitude, et s'y sentir moins *seul*, d'être parvenu peut-être au plus près de soi-même :

Vous ne lisez rien  
de ce que j'écris là  
vous n'entendez rien  
de ce que je tais  
le paysage est au-delà  
du paysage  
que je décris à l'aube  
dans le seul but  
d'être à la fois ailleurs  
et ici  
avec ma solitude  
pour moi seul. (p.99)

Regroupés en deux parties (« Conjuguer l'absence » et « Arrière-plans »), les poèmes sont coulés dans le même sillon que ceux du *Vieil automne*, le recueil précédent. La plupart du temps, le texte, sans ponctuation interne, pourrait être une seule phrase, dont on suit le chemin comme enroulé sur lui-même, jusqu'à une pointe finale, qui condense l'émotion. On pourrait penser aussi à une goutte de pluie (la pluie souvent présente au fil des vers) qu'on aurait fixée longtemps suspendue, se détachant lentement (malgré la concision du texte) jusqu'à produire, en nous, l'effet d'une larme tombée.

Je finirai bien par vous revoir  
un matin où le vent fraîchit  
à grands efforts d'azur et de givre  
ce sera l'heure d'en rester là  
sans même attendre  
la convergence des pluies  
ni l'automne  
qui rince l'ardoise  
du vieux pays  
en effaçant la mienne. (p.45)

On lit ici par bribes une lettre adressée aux proches disparus, « mes fantômes du petit matin » comme les nomme avec tendresse le poète dans sa dédicace : « Nul ne s'étonne plus / des états de fait / qui me tiennent / à rebours des horloges / mais l'instant est suspendu / au bon vouloir / des fantômes / qui

courent au matin / le péril du jour. » (p.68). C'est à eux que le poète pense ou parle – mais c'est aussi par eux ou *par ce biais* qu'il rejoint ce qu'il est, et que la douleur insaisissable en nous, dont nous ne savons que faire, n'est plus fuie : « A votre demande / la parole / peut m'être accordée / mais il est souhaitable / de plutôt donner suite / à la nuit / où je me retourne / sur moi-même / et mon ombre abolie. » (p.69).

La mélancolie est là toujours, mêlée de gravité : elle s'abîme dans une obscurité qui nous confronte à l'effacement, autant qu'à cette pointe de sensibilité d'où résonne l'absence, enfin, des êtres aimés, des voix qui ont compté. Le passé gagne là un espace invisible tout près de nous - étrange compagnie familière qui sourd pour nous retourner comme un gant, pour nous révéler à nous-même : « L'heure où je ne m'adresse / qu'à vous et à moi / préfigure / cette autre part du monde / où à chaque nuage / suffit son poème. » (p.62). Ou encore : « Le petit matin / est une joie de l'instant / née du profil des collines / et des ombres grises / rien à voir ou si peu / mais vous sentir ici / me suffit / alors l'instant qui demeure / est en définitive / ce que je serai / et que déjà vous êtes. » (p.48).

Certains poèmes semblent être ainsi pétris d'une grâce secrète, tacite, comme si ce qui n'était pas dit pouvait scintiller de ce qui l'était.

L'herbe vous recouvre  
mais se résigne  
au féal secret du soir  
où lueurs et prières  
accomplissent  
les longs gestes d'attente  
dans l'obscur tension  
des lisières. (p.51)

Le livre regorge de ces textes fins, qui déplient vers à vers, très délicatement ce qu'ils disent, en une phrase ou deux – ils sont fins mais fermes, tendus de cette « obscure tension » assignée aux lisières, et l'on sent que c'est là que se tiennent les mots, toujours : à l'orée, notre regard tourné vers des confins noirs et magnétiques : « le vent apaise et déchire / les lisières sourdes » (p.49) ; et dans ces vers, épris de silence : « ici la tempête est intérieure / avec cela que le silence / prolonge un peu la nuit / mais je ne sais rien » (p.41) ; « Tout se perd décidément / autant la parole que le silence / les mots choisis / ne le sont que pour eux-mêmes / et rien ne me sied tant / que la nuit finissante. » (p.61).

C'est dès lors à la nuit que nous ramènent inlassablement les mots (même si l'aube, l'autre « lisière », est aussi un motif privilégié), une nuit comme un abîme, une nuit spirituelle : « La fenêtre est toujours là / noire des nuits successives » (p.84) ; « La nuit sans visage / ne dénoue rien » (p.94) ; « Las je le vois bien / ne m'attend qu'un exil précaire / en des lieux si communs / que la nuit elle-même / les livre au vent noir / de l'imposture » (p.102).

Tout au long du recueil, on sent planer l'ombre tutélaire de Jean-Claude Pirotte (l'humilité teintée d'autodérision ; la maladresse affectée, habile, qui est comme un sésame au cœur de la mélancolie). Pourtant, *Arrière-plans* est sans doute le recueil le plus personnel de Christophe Mahy. On l'y devine parfois au bord de faire craquer l'essentiel comme une allumette dans le noir : telle blessure ancienne qui d'un coup s'éclairerait, au travers de quelques mots serrés et secs – *tendus*, longtemps gardés « dans la patience / des forêts endormies » (p.26) :

On vit toujours de quelque chose  
et on meurt de rien ou de peu  
du temps abrégé ou des miroirs  
des mirages dans les écluses  
à peine est-on parti  
qu'il faut s'en revenir  
vers l'enfance  
au point où le naufrage  
concède un peu d'émoi  
aux étoiles restantes. (p.38)